

CE QUI CHANGE, CE QUI DEMEURE DANS LA LITURGIE

Ces journées prennent tout naturellement la forme d'un bilan et d'une mise au point de notre effort liturgique et pastoral, après dix ans de recherches et d'expériences. Dans de telles perspectives, le sujet que je dois traiter : ce qui change, ce qui demeure dans la liturgie apparaît comme central.

En effet, aucun problème, en fait, depuis dix ans, ne s'est aussi constamment posé à nous que celui-ci : la liturgie doit-elle être une réalité ecclésiastique abandonnée à un conservatisme figé, ou ne doit-elle pas au contraire être livrée hardiment à tout ce qui parcourt aujourd'hui l'Église de tendances novatrices ? Malheureusement, et c'était peut-être fatal dès que le problème se formulait en pareils termes, il faut reconnaître que les positions face à cette question se sont très vite terriblement simplifiées et durcies. A essayer, comme nous allons le faire, d'introduire des distinctions indispensables pour les mises au point nécessaires, on peut donc être assuré de réconcilier sur son dos des adversaires qui n'ont en commun rien d'autre que le refus de sortir de leur point de vue. Résigné d'avance à cette impopularité, nous devons commencer par préciser les deux positions toutes faites que nous rencontrons sans cesse et que nous croyons pourtant devoir également refuser. Nous les schématiserons nécessairement pour les exposer en peu de mots. Tant mieux si cette simplification est un peu caricaturale : moins il y en aura parmi vous qui se reconnaîtront dans ce double portrait et plus nombreux seront ceux qui feront un bout de chemin avec nous et ne nous fausseront pas compagnie sans nous avoir au moins quelque temps écouté.

Les temps sont loin, tout d'abord, où l'amateur de liturgie était un doux esthète grégorianisant, une sorte de vieille fille ensoutanée tout éprise de chasubles gothiques, ou bien une espèce de maniaque amoureux des chinoiseries rubricales. Le « liturgiste » d'aujourd'hui a une franchise d'allure et une liberté de mouvements, au moins apparente, qu'on peut conjecturer d'emblée à entendre sa parole assurée et à voir sa soutane à fermeture éclair. Il ne connaît plus d'autres messes que des messes dialoguées, où l'on ne dialogue en fait, d'ailleurs, que les prières d'introduction au bas de l'autel (qui ne font pas partie de la messe à proprement parler), toute la suite étant remplie par son bavardage infatigable, où épître, évangile et canon de la messe sont uniformément noyés. Le soir des dimanches, il y a beau temps qu'il a liquidé les Vêpres, pour les remplacer par les Complies en français, des Complies, bien entendu, où la Parole de Dieu a été jetée par-dessus bord pour céder le pas à des compositions en vers de mirliton où large place peut être faite à des thèmes moins inactuels. Dans son église, il en est fier, on n'entend plus les sous tinter comme dans les autres, parce que tout le monde est bien trop occupé à hurler en cadence les bras croisés, ou à véhiculer des objets hétéroclites vers une estrade dénommée podium. N'allez pas, d'ailleurs, lui reprocher ce qu'il y a dans ces courageuses réalisations d'un peu bancal et pour tout dire d'à peu près. Il vous répondra en confiance qu'il est bien d'accord. Rien de tout cela ne lui paraît à lui-même vraiment satisfaisant, ni donc définitif. La messe à laquelle il aspire, c'est celle qu'on dirait, toute en français, autour d'une table de cuisine...

En face de lui, et contrecarrant ses improvisations, il y a un autre type de « liturgisant », qui voit avec indignation la liturgie accaparée par des gens qui ne savent pas ce que c'est, alors que lui le sait. Si le premier type est particulièrement répandu parmi les jeunes vicaires, quoiqu'il en déborde largement le cadre, on ne saurait nier objectivement que le second soit nanti parfois de hautes charges diocésaines, quoiqu'on puisse parfaitement s'y rattacher sans être vicaire général, ni même chanoine titulaire ou prébendé. Pour ces liturgistes du genre grave, et que les circonstances actuelles rendent, hélas ! perpétuellement offensé, la liturgie doit rester ou redevenir le chapitre premier du code des bien-

séances ecclésiastiques et pastorales que des sulpiciens au génie humble et modeste ont établi une fois pour toutes. Le grand problème qui les préoccupe aujourd'hui, c'est de garder à la messe son caractère de dévotion sacerdotale strictement privée. Leur idéal, un idéal qu'eux aussi, à regret, savent actuellement inaccessible, c'est cette belle messe de onze heures où la dévotion du prêtre et celle du fidèle, n'ayan aucune occasion d'interférer, ne risquent pas de se contrarier ou de se confondre. La fidélité massive du peuple chrétien à cette pratique traditionnelle n'est-elle pas d'ailleurs l'attestation de sa valeur permanente ? Ne se prête-elle pas à des agréments dont l'esprit vite essoufflé des jeunes n'a plus la moindre idée ? On peut aussi bien la combiner avec un concert d'orgue discrètement payant, qu'avec une homélie du P. Chose, O.P., sur *la Syndérèse et la phénoménologie des nouvelles structurations* ou une instruction du P. de Machin, S.J., sur *le Point oméga et l'humanisme chrétien traditionnel*, les curés impécunieux ou économes pouvant toujours se rabattre sur un vulgaire oratorien pour y parler à leurs ouailles de *l'Inquiétude éternelle de l'âme contemporaine*. Ces autres liturgistes feuilletent avec accablement le rituel bilingue, expérience mort-née qui ne peut avoir à leurs yeux d'autre résultat que de détruire la confiance et la collaboration amicale entretenues de tout temps avec l'Église par des entreprises sérieuses comme Roblot et Henri de Borniol. Quant à cette nuit pascale, avec quel soulagement ne voient-ils pas arriver la fin d'un essai tenté pour trois ans, mais que l'indifférence des meilleurs diocèses de l'Italie centrale, l'ignorance voulue des catholiques irlandais, et l'abstention enthousiaste des catholiques d'Amérique du Sud devraient avoir condamné définitivement.

On voit bien que ces liturgistes-là ne se sentent pas atteints par l'accusation de rubricisme. Non ! s'ils se servent quand il le faut ou quand ils le peuvent de l'argument d'autorité, ils savent aussi s'asseoir sur les rubriques, avec plus de discrétion que les jeunes écervelés, mais avec une résolution non moins intrépide. Ce à quoi ils tiennent, c'est à un culte décoratif, qui ne heurte aucune habitude respectable, qui ne complique pas inutilement la vie par des problèmes que l'Église ne s'est jamais posés et n'a pas besoin de se poser, qui ne gêne ni les fidèles dans leurs louables pratiques,

ni le clergé dans ses commodités admises. Autrement, comment veut-on que le monde actuel, qui n'a déjà pas beaucoup le sentiment du sacré, en récupère quelque chose? Qu'on laisse tomber tout ce qu'on voudra des grandes traditions du passé : nous ne sommes pas des archéologues. Mais qu'on nous laisse intactes nos bonnes vieilles habitudes de séminaire, les bons vieux usages de nos paroisses et des pieuses communautés religieuses! Les fréquents saluts du Saint-Sacrement, la messe basse pendant laquelle les âmes ferventes font tranquillement leur prière du matin, le bréviaire pour les prêtres, dans les heures creuses entre les repas, l'oraison et l'examen particulier aidés de bons livres où l'on ne nous ennuie pas avec des dissertations érudites bonnes pour des bénédictins et des tranches de Bible qui sentent le protestant, voilà les pratiques qui nous ont faits ce que nous sommes : quelle meilleure attestation de leur valeur? Pourquoi viendrait-on y changer quelque chose?

Sans doute, nous tous qui sommes ici, fidèles assidus de ces journées, abonnés et peut-être même lecteurs de *La Maison-Dieu*, il va de soi que nous n'appartenons ni à l'un ni à l'autre de ces types. Mais je me demande avec quelque angoisse si ce juste milieu, dans lequel se tient assurément notre vertu à tous, est autre chose qu'un composé hétérogène et qu'un tempérament empirique de ces deux erreurs. Nous sommes bien certains, nous, que ce n'est pas un conservatisme rigide, ni non plus des improvisations anarchiques, qui peuvent nous sauver. Mais est-il si sûr que nous mettions notre confiance ailleurs que dans une cote mal taillée entre les deux? Nous avons soin de ne pas nous laisser distancer par nos voisins. Quand notre collègue le plus proche y va de sa petite initiative, nous n'aimons pas être en reste et faire figure de fossile. Mais nous ne désirons pas davantage être repérés. Quand la *Semaine religieuse* stigmatise telle innovation inconsidérée, nous sommes d'autant plus prompts à la mettre plus bas que terre à la prochaine réunion du doyenné que nous aurions bien pu nous y laisser prendre si nous n'avions pas été avertis au bon moment. Tout ceci peut être très ecclésiastique, mais où cela nous mène-t-il? A l'étrange incohérence qui est l'un des traits les plus uniformes de la pratique liturgique et pastorale en notre pays après dix ans d'efforts généreux et largement

éclairés. Nous n'osons pas faire chanter à notre messe paroissiale les psaumes du P. Gelineau, parce que les Psaumes sont des textes liturgiques et que la Congrégation des rites interdit de chanter pendant la grand'messe des traductions de prières liturgiques. Mais nous ne voyons pas d'inconvénients, au contraire, à y faire chanter, dimanche après dimanche : *Sur la patène avec l'hostie*, ou bien : *Chez nous soyez Reine*, qui ne présentent évidemment pas cet inconvénient canonique. Nous prévenons soigneusement nos fidèles qu'ils ne doivent pas s'aviser de réciter le Notre Père avec le prêtre, car cela est contraire à toutes les traditions liturgiques de l'Occident, mais le moment où l'officiant expédie la préface à mi-voix continue de nous paraître un des plus favorables à nos commentaires personnels sur la descente imminente de Jésus sur l'autel. Nous remplaçons les Vêpres du dimanche par toutes sortes d'essais de notre cru, ou nous les supprimons tout simplement par notre autorité discrétionnaire, mais nous nous rattrapons avec des saluts du Saint-Sacrement où tout est en latin et où l'on ne fait grâce de rien de ce qui est pourtant le plus expressément facultatif.

En somme nous allons de l'avant parce que nous picorons modérément, au petit bonheur la chance, le meilleur et le pire dans les initiatives contemporaines, et nous restons traditionnels parce que nous sauvegardons à tout prix certains *schibboleths* : nous utilisons des bougies en zinc et à ressort, mais elles contiennent une baguette de cire; nous disons tout ce qu'on doit dire en latin, quitte à dire n'importe quoi en français; si nous faisons restaurer l'autel de notre église, nous avons soin qu'il n'ait pas trop l'air d'une table pour ne pas violer l'Encyclique *Mediator Dei*, mais que le sacristain utilise le double fond qu'il y a derrière pour y mettre ses pelles et ses balais, nous sommes assez larges d'esprit pour ne pas le taquiner là-dessus.

Cette combinaison d'inhibitions juridiques et de fantaisies plus ou moins discrètes, mais également dénuées de principes positifs, caractérise une période où le sens de la tradition est presque complètement évanoui. Vouloir sortir enfin d'un empirisme où la seule règle imposée à l'improvisation est une vague peur d'aller trop loin qui ne se précise et se définit qu'en devenant plus simplement la peur du bâton, se poser

le problème de ce qui doit changer et de ce qui doit demeurer dans la liturgie comme un problème qu'il faut résoudre à partir de principes solides et non en combinant vaille que vaille des opportunistes contradictoires, cela devrait être se poser enfin le problème de ce qu'est la vraie tradition dans l'Église, de ce qui la distingue de ses caricatures et de ses contrefaçons. Sinon, c'est perdre son temps. Il ne s'agit donc pas ici d'étiqueter un certain nombre de points fixes dans la liturgie, en disant au nom d'un pur argument d'autorité : défense d'y toucher, le reste étant abandonné implicitement à l'opportunisme, au bon goût ou au bon plaisir de chacun. Il s'agit, car la vraie tradition c'est cela, de retrouver cette ligne vivante que l'effort de l'autorité combiné avec la poussée d'une vie authentique puisée aux vraies sources a toujours maintenue dans l'Église jusqu'à une date récente, et pourra seulement rétablir si les conditions s'en trouvent à nouveau reconnues et consenties.

Car l'erreur qui vicie tout ici, c'est de croire que dans l'Église l'autorité est, d'un côté, un pouvoir aveugle qui doit être suivi en aveugle, et que la liberté est, d'un autre côté, la faculté de faire tout ce que l'on veut sans autre règle que de s'arranger tant bien que mal avec des décisions qu'il ne peut s'agir de discuter, mais qu'on n'a pas davantage à comprendre.

L'erreur, en somme, c'est de croire que l'autorité régulatrice et la liberté créatrice sont dans l'Église deux forces simplement antagonistes, entre lesquelles l'équilibre ne peut se faire que par une mutuelle annihilation. Mais c'est oublier que ni l'autorité ecclésiastique ni la liberté des enfants de Dieu n'ont leur principe et leur règle en elles-mêmes. L'autorité des évêques et du Souverain Pontife n'est pas, certes, un despotisme autocratique, irresponsable, dont les décisions seraient des oracles sans autre fondement qu'une inspiration subite et inexplicable. Mais la liberté des chrétiens n'est pas davantage un pouvoir de tout faire dans les intervalles entre les interventions de l'autorité, sous le coup desquelles il n'y aurait qu'à faire le mort, pour se relever tel quel lorsqu'elle s'est fatiguée et qu'elle endort un moment sa vigilance.

Parler de tradition dans l'Église, c'est rappeler que l'autorité et la liberté vivantes y ont une source commune, en

dehors de laquelle l'une deviendrait un simple abus de pouvoir et l'autre une simple anarchie destructrice. Et cette source commune, source de toute vie, c'est la tradition. C'est de la tradition que la liberté chrétienne tire tout le pouvoir de création perpétuelle qui la fait et la maintient vivante. Et c'est au nom de la tradition, dont elle est la gardienne responsable, que l'autorité intervient chaque fois qu'un développement équivoque de celle-ci risque de la fausser ou de l'adultérer. Si donc et l'autorité et la liberté dans l'Église jouent sainement, loin de se contrarier, elles se prêtent un mutuel concours (fût-ce au prix de ces tensions passagères qui sont le propre de toute vie) et, à dire vrai, on ne saurait même pas les envisager l'une sans l'autre. Mais ceci suppose que pour tous, dans l'Église, la tradition catholique soit une réalité vécue.

Mais qu'est-ce donc que cette tradition ? Parler de tradition dans l'Église signifie d'abord cette vérité élémentaire, mais que les esprits modernes, il faut l'avouer, ont une étrange peine à admettre : le christianisme est un donné, un donné que l'homme a reçu de Dieu, qu'il a reçu une fois pour toutes du Christ par l'intermédiaire des apôtres. Ce donné est d'une inépuisable richesse ; il s'agit donc de le faire fructifier, et il n'y a pas à craindre de l'épuiser. Mais, d'autre part, il ne peut pas être question de le dépasser, de le remplacer, d'inventer autre chose qu'on mettrait à sa place. De cela, ni l'autorité des chefs de l'Église, pas même de son chef suprême, ni la juste liberté du corps, pas même du corps unanime, n'a le pouvoir. Les chefs doivent garder le dépôt reçu, les membres doivent en vivre aussi pleinement et actuellement qu'il est possible, mais ni les uns ni les autres n'ont la moindre faculté d'y ajouter, à plus forte raison d'y substituer quelque chose de leur cru. « Si moi-même, ou un ange du ciel vous prêchait un autre Évangile que celui que vous avez reçu, dit saint Paul, ne l'écoutez pas. » Et le stigmate par lequel l'Église a toujours caractérisé l'hérétique, c'est celui de « novateur ». La tradition catholique, suivant la définition de Vincent de Lérins, on pourra la retourner, l'habiller, la présenter comme on voudra, ce sera toujours *quod semper, quod ubique, quod ab omnibus traditum est*.

Eh bien ! ici, mieux vaut parler franchement : c'est tout

juste cela qui nous « embête », passez-moi l'expression. Les idées de mouvement, de progrès, d'évolution, de révolution, se sont tellement emparées des esprits contemporains que nous ne savons plus comment y résister. Nous perdons pied. Cet aspect du catholicisme, qui en est un aspect fondamental, nous en rougissons devant les autres et, nous-mêmes, il nous chagrine autant qu'eux. L'incroyable vogue de ce qu'on a appelé depuis un siècle la « théologie du développement », et qui n'est guère qu'une suite et qu'une collection d'ambiguïtés et de tours de passe-passe qui se dissipent ou s'effondrent dès qu'on les soumet à une analyse serrée, est l'indice de cette débandade de la pensée chrétienne. Que la tradition comporte, comme tout ce qui est vivant, un développement, bien sûr ! Mais toute la question est de savoir si, dans ce développement, l'essentiel ce sont les changements, les modifications immédiatement visibles, ou bien si ce n'est pas plutôt, suivant la grande pensée de Newman totalement perdue de vue par ses commentateurs habituels, l'unité et la permanence de ce que ces changements eux-mêmes concourent à maintenir intact, dans un monde où tout se défait et se refait sans cesse.

Quand on a dit cela, il devrait être déjà plus clair que ce qui demeure et ce qui change, dans la liturgie, ce n'est pas, encore une fois, telle liste de détails proclamés essentiels, et telle autre liste déclarée accessoire. Car l'objet de la tradition catholique, c'est une vérité vivante, une vérité donnée une fois pour toutes, à une date précise, dans des circonstances précises, — mais une vérité qui n'est pas une abstraction impersonnelle, une vérité qui n'est gardée et qui n'est accessible que dans cette expérience collective et séculaire de l'Église, où l'autorité des chefs et la liberté du corps s'harmonisent pour maintenir semblable à elle-même la vérité donnée une fois pour toutes, et la maintenir du même coup toujours vivante dans un monde en changement perpétuel.

Cet objet de la tradition chrétienne, saint Paul lui-même l'a défini mieux que personne en disant que c'est le Mystère. Et le Mystère paulinien, les études exégétiques contemporaines l'ont mis en une admirable lumière, finalement ce n'est que Jésus, mais c'est Jésus Chef et Corps, c'est Jésus mort et ressuscité, nous faisant mourir tous ensemble sur

sa croix pour nous faire tous ressusciter un en lui, — c'est Jésus réalisant ainsi tout ce vers quoi tendaient les Écritures et donnant du même coup sa clef à l'histoire énigmatique du monde. C'est dire que le Mystère est ce qui fait la substance et le fond de la liturgie catholique, et essentiellement de la messe, qui est comme le centre et la source de cette liturgie, puisqu'en la messe Jésus nous est annoncé et Jésus revit en nous et pour nous sa mort et sa résurrection.

Cependant, comme ce Mystère s'est inscrit au cœur de l'histoire, ou mieux : est l'histoire même de l'humanité ressaisie dans les mains de Dieu, sa transmission, sa conservation, sa perpétuelle réalisation ne peut être abstraite ni de l'histoire des siècles qui y acheminèrent, ni moins encore de l'histoire des siècles qui se sont déroulés depuis son accomplissement. Car le mystère, ce n'est pas une idée, c'est un fait, unique et irremplaçable.

Le Mystère qui est l'objet de la tradition, qui s'actualise perpétuellement dans la célébration liturgique, c'est en somme le rassemblement par Dieu lui-même des enfants de Dieu qu'avait dispersés le péché, rassemblement accompli dans le corps de son Fils unique, mort et ressuscité. Mais comment, ce fait, Dieu l'a-t-il accompli une fois pour toutes et le poursuit-il encore à travers l'histoire ?

Historiquement, la première origine de l'Église, de l'ἐκκλησία, c'est le qahal, l'assemblée du peuple de l'Ancien Testament. Le premier exemple nous en est fourni par l'assemblée, l'ἐκκλησία du Sinaï. Ce qui la convoque, ce qui la constitue, c'est la Parole de Dieu lui-même se faisant entendre sur la montagne. Et ce pourquoi elle est convoquée, c'est d'abord pour entendre cette Parole elle-même, transmise, sous la forme élémentaire du Décalogue, par le héraut de Dieu par excellence, Moïse. Mais la Parole de Dieu ne parle pas à l'homme pour lui faire un cours qu'il n'aurait qu'à enregistrer passivement. La Parole de Dieu suscite une réponse de l'homme : réponse d'abord dans la prière d'adoration, de supplication confiante et de louange. Cependant, comme la Parole de Dieu est elle-même action créatrice, la réponse de l'homme qu'elle suscite doit être aussi action, une action où l'homme s'avérera effectivement recréé par la Parole divine. Cette Action, c'est le sacrifice de l'alliance, sacrifice où l'homme se livre lui-même, dans

la foi agissante, à la Parole de Dieu, cependant que Dieu, de son côté, y met comme un sceau à sa Parole.

Telle est l'ἐκκλησία, l'assemblée fondamentale du Peuple de Dieu. Et tels seront ses traits permanents, sous l'Ancien comme sous le Nouvel Israël.

Plus tard, sous le roi Josias, lorsqu'une nouvelle assemblée solennelle sera convoquée, ce sera pour entendre la lecture du Deutéronome, c'est-à-dire de la loi mosaïque renouvelée déjà et approfondie par tout l'enseignement des premiers grands prophètes. Et la conclusion sera le renouvellement de l'alliance elle-même, dans le sacrifice de la Pâque, mémorial de l'Exode qui en ranimera pour ainsi dire la vertu pour le peuple.

Enfin, viendra l'expérience de l'exil et du retour des dispersés, c'est-à-dire cette expérience suprême qui prépare, dans les dernières révélations de l'ancienne Alliance, la nouvelle déjà promise, en faisant découvrir dans la souffrance et la mort acceptée la voie nécessaire vers la résurrection. Alors le scribe Esdras, une troisième fois, convoquera l'ἐκκλησία du peuple de Dieu. Et ce sera pour lui lire la Torah enfin complétée, toute la Parole divine préparatoire à la venue du Messie, se dégageant de l'expérience maintenant complète de l'ancien Israël. Mais cette fois, ce n'est plus un sacrifice rituel qui formera la contre-partie et en même temps la conséquence de la proclamation de la Parole divine. A la place, les chefs du peuple prononceront solennellement la première grande prière eucharistique, c'est-à-dire une prière qui reconnaît dans la foi tout ce que Dieu a fait pour son peuple, qui lui consacre ce peuple sur la base de cette reconnaissance — au sens le plus fort du terme — et qui conclut en implorant, se fondant sur les interventions passées de Dieu, l'intervention future qui accomplira toutes ses promesses. A cette prière, nous est-il dit, le peuple tout entier donna son « Amen ».

Cependant, à cette dernière phase, où Israël commence à pressentir que l'ancienne Alliance, avec ses sacrifices, doit être dépassée, et que le véritable peuple de Dieu, ce n'est pas tout Israël, mais un « reste », un reste auquel d'ailleurs viendront se joindre des élus de toutes les nations, un nouveau rite commence à s'élaborer. Ce rite est comme

la liturgie de l'espérance messianique où se condense finalement la foi d'Israël. Aux veilles de Sabbat ou de fêtes, après l'office synagogal de lecture biblique et de prière, les pieuses communautés formées par ceux qui attendent, selon le mot de saint Luc, « la consolation d'Israël » se rassemblent pour un repas. Le rabbin, l'interprète de la Parole divine, ouvre ce repas en rompant lui-même le pain et en le distribuant à tous. Et il le conclut en prononçant sur la coupe de vin, que tous se partageront, la grande eucharistie, la grande prière d'action de grâces, qui salue les hauts faits de Dieu accomplis à l'Exode et implore l'Action décisive qui fera enfin passer dans le Royaume divin ceux qui l'attendent maintenant comme imminent et qui espèrent y prendre part au banquet messianique.

Quand Jésus viendra, à la Synagogue, il lira la loi et les prophètes et dira simplement : « Ce que vous venez d'entendre est accompli aujourd'hui. » Au cénacle, ensuite, à la veille de consommer le mystère, il rompra le pain en disant : « Prenez et mangez, ceci est mon corps », il bénira la coupe et la distribuera en ajoutant : « Buvez en tous, car ceci est mon sang, le sang de la Nouvelle Alliance. Désormais, toutes les fois que vous ferez ceci, c'est en mémoire de moi que vous le ferez. »

Quand les apôtres, après lui, participeront au service synagogal, forts de l'assurance qui constitue leur apostolat lui-même : « Comme le Père m'a envoyé, je vous envoie aussi; celui qui vous reçoit, me reçoit, et qui me reçoit, reçoit le Père », eux aussi proclameront comme perpétuellement actuel maintenant dans le Christ l'accomplissement des prophéties et des promesses divines qu'elles renfermaient. Et quand ils célébreront la Cène, à la fraction du pain que leurs propres mains pourtant auront accomplie, ils reconnaîtront Celui qui leur a dit : « Je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation du monde », et encore : « Je me tiens à la porte et je frappe : si quelqu'un m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui et je souperai avec lui, et lui avec moi. »

Ainsi, comme le dira saint Paul : « Nous tous qui avons participé à un seul pain, nous sommes faits un seul corps... Le pain que nous rompons n'est-il pas la communion au

corps du Seigneur et la coupe de bénédiction que nous buvons, la communion à son sang ? »

Bientôt, l'acceptation ou le rejet de cette annonce du Christ séparera le nouvel Israël de l'Ancien, le « reste » élu de Dieu de la masse laissée à sa perdition volontaire. Alors la messe, cœur de la liturgie chrétienne, action divine où la Parole divine elle-même convoque et crée son Église, — la messe se constituera de la Proclamation définitive de la Parole de Dieu amenant, dans l'Eucharistie du Christ lui-même à jamais célébrée comme la sienne par ses apôtres et leurs successeurs, au Sacrifice de la nouvelle et éternelle Alliance.

C'est lorsqu'on a embrassé d'un coup d'œil ce vaste et un devenir de l'histoire fécondée par l'incarnation de la Parole de Dieu, qu'on peut répondre, ou plutôt qu'on a déjà répondu à la question : mais qu'est-ce donc que la tradition nous transmet, qu'est-ce que ce donné de Dieu, donné une fois pour toutes, qu'il faut s'attacher à recevoir dans la célébration liturgique ?

Tout cela nous transporte également loin de l'enfantilage de ceux qui croient vivifier la liturgie en l'accommodant à toutes les sauces des modes passagères, et de la sénilité de ceux qui croient la conserver en ne conservant en fait que leurs habitudes sclérosées. Mais la sagesse que cela peut nous enseigner n'a non plus rien de commun avec des dosages tâtonnants de modernisme et d'immobilisme.

Sans plus courir le risque de tomber dans des énumérations et des distinctions impossibles de parties durables et de parties caduques dans la liturgie, le peu que nous venons de dire permet déjà, croyons-nous, de poser certains principes fort précis.

Le premier est que toute la liturgie catholique sort de la proclamation, de l'annonce (par ces hérauts que sont les apôtres) de la Parole de Dieu. Et la Parole de Dieu en Jésus-Christ, la Parole proclamée par les apôtres, ce n'est ni les banalités contemporaines retraduites en jargon scolastique, ni une religion naturelle réhabillée perpétuellement au goût du jour, ni moins encore une rhétorique sentimentale qui amuse facilement les badauds de toujours et de partout, mais qui laisse vides l'esprit et le cœur des hommes dignes de ce nom. La Parole de Dieu, c'est tout ce que Dieu a dit à

l'homme par les prophètes pour le préparer à la venue de ce Fils qui est sa Parole même, et c'est tout ce que les apôtres nous ont dit de la part de ce Fils pour nous permettre de comprendre comment il est en effet Celui qui devait venir. Encore est-ce cela dégagé et saisi non par nos efforts individuels, mais par l'Église elle-même, prenant conscience de son héritage et de ce qu'il signifiait à cette grande période de sa formation qu'on nomme l'âge patristique, qui est l'âge même où se sont constituées les grandes liturgies catholiques et qui reste à jamais, après l'âge apostolique lui-même, mais avec lui, certainement normatif pour tous les temps. Car ce que Dieu avait à nous dire n'a pas à changer, et l'homme à qui il l'a dit reste le même en son fond, de sorte que l'expérience première que l'Église a faite de la Parole divine comme de la grande réalité de sa vie ne peut jamais être ni abolie ni transcendée. Sans doute, elle aura toujours à être traduite et adaptée, mais aucune de ces traductions ni de ces adaptations ne restera légitime si elle verse dans la métamorphose ou la transmutation. La façon dont les Pères, qui nous ont transmis comme une réalité vivante la Parole des prophètes et des apôtres, l'ont interprétée pour nous, l'ont recomposée dans une large et profonde unité de vision, peut être approfondie dans ses détails, mais ne peut être remaniée dans son ensemble. La Parole de Dieu inspirée est immuable jusque dans sa lettre. On ne peut en dire autant du détail de la Parole de Dieu transmise dans la tradition; mais son ensemble, c'est-à-dire son économie, sa structure vivante sont pourtant aussi intangibles à leur manière que la lettre même des Écritures. En particulier, l'intelligence des Saintes Écritures qui résulte de l'année liturgique léguée par l'antiquité, et plus spécialement de la lecture de la Bible que les Pères de l'Église nous y font perpétuellement refaire à leur école, non comme une leçon desséchée, mais comme une prière, comme un hymne à la louange de la beauté de la sainteté divine, n'a pas à être remplacée et ne saurait l'être.

Il faut perpétuellement décrasser cet héritage des accretions adventices que le temps écoulé y ajoute, et perpétuellement le vivifier par l'intelligence d'une compréhension renouvelée. Mais il ne peut être question de mettre à bas l'édifice que nos Pères ont construit sur la base des apôtres

et d'en construire un autre plus à notre goût, quand bien même il prétendrait s'élever sur cette base également. La persuasion du contraire a été l'erreur protestante par excellence. Encore une fois, en dépit des modifications les plus spectaculaires que présente l'histoire de l'humanité, c'est une conviction chrétienne fondamentale que l'Évangile sera toujours vrai parce que c'est Dieu qui l'a donné, et parce qu'il l'a donné à un homme qui reste toujours, en dépit de tout, un pécheur à sauver, un fils prodigue à rappeler à sa condition d'enfant de Dieu. Aussi, dès lors que l'Église s'est une fois saisie de cette vérité, c'est-à-dire dès lors que l'humanité de toujours s'en est saisie en elle, il ne peut plus être question ni de découvrir une autre vérité ni de la découvrir elle-même en dehors du témoignage de ceux qui nous l'ont transmise. Nous ne sommes nés à la foi qu'en devenant leurs fils et ils ne peuvent cesser d'y être nos pères.

Car tout ce qui change chez l'homme, si important que soit le travail, encore une fois, de traduction et d'adaptation que ces changements peuvent demander, laisse l'homme à sa condition foncière de pécheur gracié, d'enfant de Dieu perdu et retrouvé. Lorsqu'on prétend, au nom d'une fallacieuse modernité, dépasser ces cadres dans lesquels l'Église des Pères a reçu et déposé le message des apôtres, non seulement on se moque de Dieu, mais on insulte l'homme, car on met chez lui l'accessoire à la place de l'essentiel, l'éphémère au lieu du permanent.

Le deuxième principe qu'on puisse dégager des vues historiques qui précèdent, c'est que la Parole de Dieu ne reste authentique qu'en se prolongeant dans une action, qui est l'action même de la liturgie. Cette action, redisons-le, c'est le rassemblement des enfants de Dieu dispersés en un seul corps, c'est la réconciliation des hommes en même temps entre eux et avec Dieu dans le Christ, par son sang, pour former un seul corps, le sien. C'est pourquoi l'aspect fondamental de l'action liturgique qui découle immédiatement de la proclamation liturgique de la Parole divine, c'est un banquet, un repas de communion. Il est bien clair qu'il faut entendre ici communion dans son vrai sens : *d'acte commun qui crée la communauté*. Mais ce n'est pas n'importe quelle communauté : c'est la communauté dont Dieu lui-même est le lien par son Esprit, et c'est donc la com-

munauté que son amour universel veut réaliser, qui non seulement n'est pas la christianisation des communautés de classe ou de sang, mais qui est leur définitif dépassement.

C'est pourquoi, de cet aspect premier d'un repas de communion véritablement catholique, est inséparable le second aspect de l'action liturgique : elle est un sacrifice, le sacrifice de l'Alliance, à la fois le sceau de notre propre engagement, non à un quelconque idéal humain, mais à l'appel de Dieu, et surtout le sceau de son engagement à lui dans notre vie, engagement qui la sacralise. Mais il ne la sacralise pas en la laissant à elle-même, simplement décorée d'une espèce d'aura surnaturelle, cela n'a pas de sens : il la sacralise en la prenant pour Dieu, en la refaçonant à son mode, en immolant tout ce qu'il y a en nous d'humain trop humain pour nous recréer selon son cœur, « de sorte qu'il n'y ait plus ni Grec, ni Juif, ni Scythe, ni esclave, ni libre », ou, pour traduire et adapter, puisqu'on nous demande des traductions et des adaptations : « de sorte qu'il n'y ait plus ni Français, ni Allemand, ni Russe, ni ouvrier, ni patron, — et nous ajouterons même — ni jocistes, ni jéciste, ni jacistes, ni bénédictins, ni dominicains, ni jésuites, mais Jésus-Christ tout en tous ». Car le troisième point qui ressort de ce que nous avons dit, c'est que l'action liturgique, tout comme la Parole divine dont elle doit procéder entièrement, non seulement doit être toute référée au Christ, mais doit toute découler de lui et se ramener à lui, à la vertu permanente de sa Croix et de sa glorification. « Désormais vous ferez ceci en mémoire de moi » : s'il y a quelque chose de permanent dans l'action liturgique, c'est qu'elle ne doit ni ne peut jamais devenir une glorification de l'homme, de ses idéaux, de ses réalisations, de ses aspirations, de son œuvre, mais toujours rester le mémorial de Jésus-Christ, de sa Croix, qui est la Sagesse de Dieu, mais une folie aux yeux de toutes les sagesse humaines. Jamais l'action liturgique ne pourra devenir un culte de la cité, de l'humanité « libre » ou de l'humanité « démocratique », une consécration pseudo-chrétienne des idoles de la caverne, du forum ou du théâtre : elle appartient toute à Jésus, c'est lui et lui seul qui peut en être à la fois le sujet et l'objet.

Et ceci nous conduit à un quatrième aspect, qui enveloppe et colore tous les autres : l'action liturgique est eucharistie,

action de grâces. C'est-à-dire, comme nous l'avons déjà marqué, qu'elle est reconnaissance, au sens le plus fort du terme, reconnaissance envers Dieu. L'action liturgique ne peut être mise au service des prises de conscience de l'homme individuel ou collectif : c'est exactement renverser toutes ses lignes de force. L'action liturgique est au contraire découverte de la présence de Dieu, de sa présence agissante, de sa présence souveraine, à travers tout le cosmos, et à travers toute l'histoire de l'homme lui-même. Et elle est cette découverte prenant la forme d'un grand acte de foi et d'amour désintéressé, par lequel nous nous livrons librement, dans la louange exultante, à la toute-puissance de la majesté divine, puisque nous l'avons découverte comme tout aimante.

Là est le terme même de l'action liturgique. Elle échoue complètement, elle est complètement altérée et dénaturée si elle aboutit à autre chose qu'à consacrer l'homme et tout ce qui est sien à Dieu en l'établissant, par le Christ, dans l'attitude eucharistique ainsi définie.

Sans doute, l'Eucharistie n'exclut-elle pas la prière de demande et de supplication; bien au contraire, elle l'enveloppe toujours expressément dans tous les textes traditionnels du canon de la messe. Mais, précisément, parce qu'elle l'inclut, on peut dire qu'elle l'absorbe en elle-même et qu'elle ramène tous nos soucis, toutes nos aspirations légitimes à dépendre radicalement de l'effort suprême pour nous livrer tout à Dieu sans réserve, dans le désintéressement total de sa louange adorante.

Pas de liturgie qui soit plus abondante que la liturgie juive (dont la nôtre procède) en prières de bénédictions pour tous les objets qui peuvent être d'une utilité quelconque à l'homme. Mais toutes ces bénédictions, elle les tourne en action de grâces; toutes commencent par ces mots : « Béni sois-tu, Seigneur, notre Dieu, Roi d'éternité! »

Quand l'action liturgique a été dégagée de la tradition, avec ses quatre aspects essentiels, après sa dépendance radicale à l'égard de la Parole de Dieu proclamée, il faut reconnaître un troisième principe immuable de toute la liturgie chrétienne, et c'est son caractère hiérarchique, et plus précisément apostolique.

Ce troisième principe est étroitement lié lui-même au fait

que ce que proclame la Parole de Dieu, et ce qu'elle proclame efficacement, activement et actuellement, c'est le Mystère du Christ.

Le Mystère, en effet, comme saint Paul le définit, « c'est le Christ en nous, espérance de la Gloire », c'est-à-dire que le Mystère qui forme le fond de la tradition liturgique, c'est une unité, précisément mystérieuse, se réalisant entre le Christ et nous, parce que d'abord entre ce que nous faisons aujourd'hui et ce qu'il a fait une fois pour toutes sur la Croix. Mais le Mystère ne peut être actualisé dans notre liturgie, sinon parce que ceux qui la font ont en eux la vertu de confondre ce qu'ils font avec l'action même du Christ, et d'abord de prononcer ses Paroles non seulement fidèlement, mais de telle sorte que ce soit lui-même encore qui les prononce en eux et leur garde leur efficacité toute puissante. Ceci, c'est précisément l'apostolat qui en est le fondement. Si la liturgie chrétienne n'est pas qu'une forme vide, si l'annonce de la Parole divine qui en est l'âme reste douée d'une telle efficacité, c'est parce que le Christ a dit à certains hommes : « Comme le Père m'a envoyé, je vous envoie aussi; ce que vous lierez sur la terre sera lié dans les cieux et ce que vous délierez sur la terre sera délié dans les cieux... »

Si la liturgie catholique doit donc être en un sens l'action de tout le corps, elle ne peut l'être que parce qu'elle comporte d'abord l'action propre et irremplaçable de certains membres qui y représentent la tête. Dans l'action liturgique, certes, tous d'une certaine manière sont prêtres pour prier, pour offrir et pour communier, mais leur prière, leur offrande, leur communion seraient dénuées de toute efficacité, et même de toute réalité surnaturelle s'il n'y avait le pouvoir consécrationnaire que Dieu dans le Christ a donné à ceux-là et à ceux-là seuls qu'il a choisis pour porter sa Parole. Le prêtre opère, en la dépendance de l'Évêque, la réalisation du peuple de Dieu, non parce qu'il représenterait la collectivité comme toute faite déjà et n'ayant qu'à s'exprimer en lui, mais parce qu'il représente le Chef unique, le Christ, duquel tout le corps tient son accroissement. Une liturgie qui effacerait ou diluerait ce caractère hiérarchique, résultant de l'apostolat, perdrait, avec tout son caractère chrétien, tout son contenu.

*
**

Quand ces trois grands principes de la permanence et de l'immutabilité substantielle de la liturgie ont été dégagés : 1) sa dépendance radicale à l'égard de la Parole de Dieu transmise par la tradition; 2) son maintien des quatre grands caractères conjoints de l'action liturgique découlant de cette parole; 3) sa fidélité à son caractère hiérarchique, en conséquence de l'apostolat qui la fonde, — il peut être permis d'essayer d'en tirer quelques applications particulières.

1) Le caractère biblique de la liturgie, et plus précisément une certaine manière de présenter la Bible transmise par les premiers siècles, est une base absolument intangible.

2) Les formulaires de prière et les rituels dans lesquels l'agencement, si souple et si riche, des différents aspects de l'action liturgique a été réuni, sans être à ce point immuables, ne peuvent être touchés qu'avec les plus mûres précautions, tant serait grand le risque de modifier un équilibre de vie qu'aucune formule simplificatrice façonnée dans l'abstrait n'aurait chance de retrouver ensuite.

3) L'action sacerdotale, telle que nous l'avons définie, doit garder dans la liturgie sa prépondérance, car la sauvegarde du caractère apostolique du christianisme, auquel tient toute sa réalité chrétienne et divine y est liée. Mais aussi, cette action sacerdotale, s'affirmant d'abord dans l'annonce de la Parole du mystère, puis dans la prière consécatoire, ne doit pas être séparée de l'action collective du corps. Bien au contraire, le problème liturgique essentiel est que ces deux actions soient aussi intimement conjointes et unies qu'il est possible, l'une devant féconder l'autre et n'ayant sa raison d'être que dans l'autre.

Avec ce dernier point, nous sommes au cœur de nos problèmes les plus actuels. La crise de notre mouvement liturgique actuel, c'est exactement, nous semble-t-il, le divorce de plus en plus aigu entre une action sacerdotale que le « liturgisme » conservateur veut maintenir intacte en la rattachant de plus en plus dans un formulaire et des rites inchangés, mais de plus en plus loin de la masse, et une action du peuple, que le « liturgisme » progressiste déploie autour de la première en tenant de moins en moins compte de celle-ci. Mais ce divorce lui-même découle de l'oubli où l'on

en est venu de ce que la liturgie traditionnelle est *en même temps* toute fondée sur l'annonce de la Parole de Dieu, et toute fondée sur l'apostolat hiérarchique. Nous entendons actuellement à une liturgie de la parole d'une part, et à une liturgie sacerdotale d'autre part. Mais leur séparation croissante fait que l'une risque de ne plus être porteuse de la Parole *de Dieu*, tandis que l'autre risque de s'avérer de moins en moins communautaire, de moins en moins actuellement sacrificielle, car de moins en moins explicitement le mémorial du Christ et donc de moins en moins effectivement eucharistique. A travers tout cela, c'est le mystère même qui éclate, ou plutôt se dissout.

Il ne semble pas contestable qu'ici la langue liturgique en arrive à jouer un rôle crucial, encore qu'il nous paraisse certainement exagéré d'en tirer une explication totale, quand il s'agit surtout d'une conséquence.

Au XVI^e siècle, on a gardé contre les protestants le latin pour mettre une digue à un transformisme éperdu et maintenir la tradition liturgique intangible. Aujourd'hui, il faut le reconnaître, le maintien du latin semble produire l'effet exactement inverse.

Il garde toujours la tradition, mais en la réduisant de plus en plus à une pure fiction juridique, autour de laquelle s'élabore, sans étroit contact avec elle, à plus forte raison sans continuité réelle, une pseudo-tradition sans racines et sans substance vitale authentique.

Cependant, cette dangereuse scission n'est elle-même à bien des égards que le reflet de la scission plus profonde entre autorité et liberté créatrice, résultat inévitable du déclin de la tradition. La suppression de cette espèce de doublage qui caractérise aujourd'hui toutes nos fonctions liturgiques, à commencer par la messe, est certainement l'objectif principal auquel il nous faut viser. Cette suppression paraît évidemment impossible sans une introduction croissante de la langue vulgaire au moins dans certaines parties de la liturgie : celles qui sont annonce de la Parole ou prière collective des fidèles au premier chef.

Mais une telle réforme elle-même serait totalement vaine si, tous et chacun à notre rang, responsables de l'autorité, prêtres ou fidèles, dans un effort pour redécouvrir et restaurer en nous efficacement une vraie culture chrétienne puisée

aux sources, nous ne rendions pas d'abord à la tradition les caractères d'authenticité et de vivante actualité qu'elle a trop perdus pour nous. Alors seulement nous serons préservés, si nous détenons une part quelconque de l'autorité, de confondre des routines injustifiables avec les traditions dignes de ce nom. Alors seulement, dans nos efforts de traduction et d'adaptation, nous ne serons plus tentés de lâcher la proie pour l'ombre.

Pour en finir avec cette dissertation, laissez-moi vous raconter une expérience très concrète qui remonte pour moi à une semaine.

Passant un dimanche dans une grande ville de la Suisse romande, je me rendis pour célébrer la messe à la paroisse catholique. Le curé m'accueillit très aimablement : « Ah ! le P. Bouyer qui écrit dans *La Maison-Dieu*, qui participe aux travaux du C.P.L. ? Très content de vous recevoir ! Vous allez dire la messe de huit heures, c'est une des plus fréquentées de nos paroissiens. Vous allez voir : ici, nous faisons tout comme en France ! »

En effet, un dialogue impressionnant d'unanimité accompagne comme toujours les prières que je récite au bas de l'autel. Puis, dès que j'en gravis les marches, le curé s'empare du micro et me voici laissé à mon affaire comme si je n'existais plus. Vient le moment de la communion, où je pensais naïvement que j'allais un peu prendre ma revanche. Mais j'avais à peine eu le temps de sortir un ciboire du tabernacle que le curé bondit jusqu'à moi. « Mon vicaire et moi, nous allons distribuer la communion, continuez *votre* messe; ne perdons pas de temps. » J'avais été accompagné à l'église par un de mes amis qui habite cette cité helvétique, et qui lui-même n'est pas catholique. Comme nous nous en retournions ensemble, il me dit : « C'est curieux comme la religion catholique, maintenant, ressemble à la religion réformée telle qu'on la voit ici. La messe, maintenant, c'est un homme qui parle intarissablement sur tout ce qui lui passe par la tête pendant une demi-heure. La seule différence avec le culte des protestants, c'est que cet homme, à l'Église catholique, a derrière son dos un autre homme qui fourgonne on ne sait trop quoi en marmonnant des paroles latines auxquelles personne d'ailleurs ne fait attention. Évidemment, cet autre homme, c'est l'organe témoin de l'an-

cienne religion catholique. Je me demande combien de temps il arrivera encore à se maintenir... »

A cette question, c'est à vous de donner la réponse. J'ai essayé de vous fournir quelques éléments pour une réponse qui serait optimiste sans être illusoire. A vous de voir le parti qu'on peut en tirer.

*
**

J'ajouterai encore deux choses à ces observations. On me dira : vous n'avez parlé que de la messe. Il est vrai, mais je pense avoir montré en quoi la messe est, comme l'indique la terminologie orientale, la *Liturgie* par excellence. L'ensemble sacramentel est, ou bien une initiation à la vie dans l'Église en étant équivalement une introduction à la célébration de la messe, ou bien une diffusion sur toute la vie de l'homme de cette bénédiction qui découle de l'action eucharistique. Le baptême et la confirmation nous font et la pénitence nous refait pleinement adaptés à la célébration du Mystère, qui est l'essence même de notre rassemblement dans l'Église de Dieu. Les ordres nous disposent aux différentes fonctions essentielles à l'assemblée du peuple de Dieu pour cette célébration. Le mariage et l'onction des infirmes impriment la marque et la vertu du mystère à l'épanouissement comme à l'infirmité de notre vie naturelle. Tous les principes que nous avons posés pour la messe s'appliquent donc au discernement de l'essentiel et de l'accessoire, de l'immuable et de l'adaptable dans la liturgie sacramentelle.

Cependant, que dire de l'office divin ? L'office divin, c'est la prière de l'Église, la louange du Mystère se prolongeant au delà de sa célébration pour remplir s'il se peut la vie entière du chrétien et de toute la communauté chrétienne. L'office divin prolonge donc tout d'abord cette annonce de la Parole de Dieu, qui est le premier temps fort de la messe, dans une lecture méditée, cependant qu'il épanouit à l'entour pour ainsi dire, la prière de coloration tout eucharistique dans laquelle la foi accueille la Parole. L'office divin, la prière de l'Église ne peuvent donc mériter leur nom que s'ils amènent le peuple de Dieu à une lecture aussi complète que possible de la Parole de Dieu, dans l'esprit de l'Église, c'est-à-dire avec l'accompagnement de son inter-

prétation autorisée par le plus sûr et le plus nourrissant de la tradition. A partir de là, ils entraîneront à une prière de foi qui réponde du mieux possible à la Parole divine. Cette réponse, la tradition de l'Église des Pères n'a pas cru pouvoir la trouver ailleurs que dans la prière inspirée elle-même, la prière qui est comme la réponse que la Parole de Dieu s'est elle-même donnée, c'est-à-dire avant tout les psaumes. Par suite, l'office de prière qui doit compléter la célébration proprement eucharistique, en particulier à la veille et au soir du dimanche et des fêtes, ce devra être toujours cette école traditionnelle de la Parole de Dieu, nourrissant, éclairant, suscitant la prière avant tout psalmodique. Et ici, n'hésitons pas à le dire, si le maintien provisoire d'une double liturgie : d'une part latine, traditionnelle, inaccessible aux fidèles, réservée aux prêtres, et d'autre part française, improvisée pour les fidèles, a pu s'expliquer quelque temps et se justifier dans le cas des célébrations où le prêtre a en effet une fonction qui lui est absolument propre, lorsqu'il s'agit de la prière, qui est nécessairement le bien de tous, rien ne peut justifier une telle coupure. Si l'on veut que nos fidèles prient, il faut nécessairement qu'ils prient une prière qui puisse être leur, dans leur langue, donc, quand ils n'en connaissent pas d'autre. Mais, pour que leur prière soit celle de chrétiens réunis dans le mystère du Christ, c'est-à-dire la prière de l'Église, il faut que cette prière soit faite à nouveau des éléments que je viens de rappeler.

C'est ici, je le dirai en terminant, que l'effort actuel de recreation dans l'esprit traditionnel, devrait porter à plein. Car c'est en réussissant ici, où la voie est libre de toutes difficultés canoniques¹, que l'on recréerait dans toute l'Église l'esprit vraiment traditionnel. Et c'est lui qui est nécessaire à une réanimation générale de la liturgie.

LOUIS BOUYER.

1. On comprend que ce que nous disons là ne vise aucunement le Bréviaire que les prêtres disent en privé. Il s'agit de la prière des fidèles qu'ils ont à organiser et présider publiquement.